

Claude Ollier

Hors-champ

(1990-2000)

**CLAUDE
OLLIER**

P.O.L

Extrait de la publication

Hors-champ

DU MÊME AUTEUR

Le Jeu d'enfant

LA MISE EN SCÈNE (GF Flammarion).
LE MAINTIEN DE L'ORDRE (Flammarion).
ÉTÉ INDIEN (Flammarion).
L'ÉCHEC DE NOLAN (P.O.L).
LA VIE SUR ÉPSILON (Flammarion).
ENIGMA (P.O.L).
OUR OU VINGT ANS APRÈS (P.O.L).
FUZZY SETS (P.O.L).

L'Archipel

MARRAKCH MEDINE (Flammarion).
MON DOUBLE À MALACCA (Flammarion).
UNE HISTOIRE ILLISIBLE (Flammarion).
OBSCURATION (DÉCONNECTION) (P.O.L).
FEUILLETON (Julliard).
TRUQUAGE EN AMONT (Flammarion).
OUTBACK OU L'ARRIÈRE-MONDE (P.O.L).
ABERRATION (P.O.L).
MISSING (P.O.L).

La Randonnée

WANDERLUST ET LES OXYCÈDRES (P.O.L).
PRÉHISTOIRE (P.O.L).
QATASTROPHE (P.O.L).
WERT ET LA VIE SANS FIN (P.O.L).

Textes brefs

NAVETTES (P.O.L).
NÉBULES (Flammarion).
NIELLURES (P.O.L).
CAHIER DES FLEURS ET DES FRACAS (P.O.L).

Journal

CAHIERS D'ÉCOLIER (1950-1960) (Flammarion).

FABLES SOUS RÊVE (1960-1970) (Flammarion).

LES LIENS D'ESPACE (1970-1980) (Flammarion).

RÉMINISCENCE (1980-1990) (P.O.L).

HORS-CHAMP (1990-2000) (P.O.L).

SIMULACRE (2000-) (à paraître).

SOUVENIRS ÉCRAN (Cahiers du Cinéma-Gallimard).

CITÉ DE MÉMOIRE, entretiens avec Alexis Pelletier (P.O.L).

Livres avec les peintres

LA RELÈVE, dessins de Matta (*Insolations* n° 2, Fata Morgana).

RÉSEAU DE BLETS RHIZOMES, gravures de Bernard Dufour (Fata Morgana).

LUBERON, gravures de Claude Garanjour (Manus Presse).

LES PREUVES ÉCRITES, estampes de René Bonargent (Indifférences).

L'AILLEURS LE SOIR, bois de Catherine Marchadour (Colorature).

MESURES DE NUIT, empreintes de Claude Garanjour (La Sétérée).

DU FOND DES ÂGES, eaux-fortes de François Fiedler (Maeght).

ÉPSILON, encres de Claude Garanjour.

LE SYCOMORE, collages de Claude Garanjour.

CAHIER AUSTRAL, encres de Claude Garanjour.

QUARTZ, gravures d'Éliane Kirscher.

LAPIDAIRE, peintures et collages de Jean-Pierre Thomas.

FLEUR FUSÉE, texte et photographies de Claude Ollier, collages de Claude Garanjour.

Claude Ollier

Hors-champ

(1990-2000)

P. O. L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

© P. O. L éditeur, 2009
ISBN : 978-2-84682-372-2

[www. pol-editeur. fr](http://www.pol-editeur.fr)

1990

13 février

Je la prenais par la main et nous nous engageons sur cette chaussée pavée de gros galets rebondis, en pente raide vers l'entrée du goulet, terrible à voir, et les falaises dominaient le goulet, les vagues monstrueuses s'engouffrant là et attaquant les quais, une construction terrifiante apparaissait au large, compliquée, massive, et on ne voyait pas un arbre, pas un vivant, c'était (on l'avait dit, je l'avais entendu dire), c'était « Le Havre ». La vision a été interrompue juste comme la construction au large apparaissait, frangeant le haut de la falaise. Il y a quelques nuits de cela, la vision terrible me « hante » encore. Que faisait-elle là, avec moi, étions-nous donc seuls ?

25 février

Ouvrant le vasistas de mon bureau hier soir, côté village, m'est venue cette phrase : « J'avais cette hallucination sous les yeux. » Je voyais les maisons le long de la rue d'Orléans, tantôt

dans l'ombre, tantôt éclairées par ces nouvelles lampes à iode de l'éclairage public, qui sont de teinte jaunâtre et donnent aux façades une allure théâtrale, décorative, dans une atmosphère de clair-obscur assez expressionniste. Cette vue, découverte soudain – mais découverte plusieurs fois par jour et par soirée, chaque fois que je regarde par la vitre du vasistas –, a appelé le mot « hallucination », quelque chose a joué là dans l'instant de la perception, qui mettait en perspective le spectacle perçu, le relativisait, lui donnait un autre sens.

5 mars

Puissante machine répandue dans le lit, ses constituants séparés et gérant leur fonctionnement indépendamment les uns des autres. Il y a le corps aux prises avec l'obturation des narines, le corps qui lutte avec le cisaillement de la gorge, le corps qui lutte avec l'étau sur la poitrine, le corps dont les yeux coulent dans la bouche, le corps dont la tête éclate, le corps dont le ventre gonflé cède brusquement par instants. Tous ces corps réglant chacun de son côté son problème, cela fait masse, cela fait surface, et comment coordonner leur action ? Si la question posée par le corps-à-nez se règle, ce n'est pas le cas de celle posée par le corps-à-gorge, et voilà que le corps-à-bouche fait parler de lui. Dans ces réveils, à chaque instant, ces sursauts, ces étouffements, ces suffocations, ces « diseases » épandus, provoquant, rameutant, sollicitant, traquant le sommeil. Me retournant, je retourne toute la machine et ses composantes mal en point, le problème paraît insoluble. Au petit matin, tiens, où sont donc passés les autres ? Mon corps est curieusement étroit, sans volume, esseulé, aux prises avec un problème restreint de nez bouché, les autres lieux de tracasseries et de souffrance se sont résorbés, se sont éclipsés avec la lumière du jour, une impression de perte, ils devraient être là aussi, ça ne marchera pas

comme ça... Je retrouve mon corps, il me faut le temps pour ne plus être obsédé par les autres corps, par ceux du sommeil tronçonné, comme tronçonnés étaient la gorge, le nez, le ventre, la poitrine. Longtemps avant que je me persuade que ça va marcher finalement comme ça.

6 mars

En extrême fin de nuit, cette vision d'une femme remontant vite l'allée, aperçue soudain comme je lève les yeux et je dis à A. : « Regarde qui vient ! » Je crois que c'est une religieuse, mais non, ce n'est pas un voile blanc sur sa tête, c'est une sorte de protège-front ou protège-nez en forme de lance recourbée, et blanc, tout est blanc, elle marchait tête baissée, a relevé la tête, elle est à quelques mètres de la porte de la cuisine, le jardin est un peu plus grand qu'il n'est en réalité, et plus sec, moins d'arbres, je ne veux plus voir cette femme avec cette chose blanche devant le visage et avançant à pas si rapides, et je dis non, ça je ne le veux pas, arrêtons là, et je me réveille.

25 mars

Le sentiment d'un monde particulier, à la fois détaché de celui-ci et comme celé en lui, noté le mois dernier, je l'ai *capté* en *incipit* et, l'écrivant, me suis trouvé un moment reporté dans le lieu d'un sentiment analogue, voici quarante et quelques années, à Hof en Bavière, comme je revenais d'Eger en pays des Sudètes. J'ai écrit cette scène à la suite, essayant simultanément d'en retrouver les détails (gestes, parcours, ambiance...) et de lui imaginer un sens – le sens qu'elle avait peut-être ce jour-là de 44 ou 45, et que je découvrirais après coup.

4 avril

Rencontre inattendue dans le petit bois au-dessus du CES. Je descendais du plateau. J'ai aperçu un écureuil sur le chemin, trente mètres plus bas, juste avant le coude du chemin en amont du ruisseau. M'entendant, il a grimpé à l'arbre le plus proche, jusque sur les plus fines branches. Je me demandais ce qu'il allait faire là-haut, il n'avait pas besoin de grimper autant pour se mettre à l'abri du promeneur. À ma stupéfaction, il a sauté de la plus haute et mince branche de cet arbre à une très haute et mince branche de l'arbre proche, effectuant un saut dans le vide d'environ un demi-mètre, et il a continué ainsi, sur quatre ou cinq arbres, s'installant tout en haut du dernier et y grignotant ou faisant semblant ou grattant je ne sais quoi. Je l'ai observé longtemps, puis suis reparti. Il s'agitait toujours là-haut. C'était la première fois que je voyais un écureuil de ce côté-ci de la vallée. Nous en avons vu un, passant en voiture il y a une dizaine d'années sur la petite route traversant le bois entre les Alluets et Herbeville.

19 avril

Métamorphose de l'appartement « secret » : transformé par M.O., agencé clair et moderne, avec larges baies vitrées, des meubles bas, de belles couleurs aux murs. J'y restais quelque temps, dans la salle de séjour, puis je me « souvenais » soudain qu'il y avait deux pièces encore, en prolongement, plus petites, de plus en plus petites, finalement mal cloisonnées et dans une sorte d'indivision avec des voisins peu visibles, tout cela dans la pénombre. Je suis allé voir : il y avait bien ces deux pièces, flam-bant neuves, repeintes, décorées, avec larges baies vitrées aussi. L'ensemble était non seulement vivable, mais très confortable. Cette séquence rêvée tire certainement son origine du change-

ment de domicile de M.O. dont A. m'a encore parlé au téléphone hier soir, précisant que le déménagement se ferait la semaine prochaine. En prévision, elle repeignait ce qui allait être sa nouvelle chambre. Il est curieux que « repeindre », « déménager » et « ré-emménager », autant que « ré-aménager », se soient portés sur cet appartement « secret », l'un des trois ou quatre lieux permanents où je ne vis, épisodiquement et à de longs intervalles, qu'en temps de rêve. Il me semble que M.O. était là, dans le bel appartement, mais non A. avec qui je me promenais plus tard, dans un pays étranger, le long de vergers où les paysans cueillaient de minuscules tomates.

21 avril

Notre fantasme d'il y a vingt ans, les Gavois, d'autres l'ont réalisé – ont planté de jeunes pins et cèdres sur le terrain en pente où les ronces avaient enserré les vieux pieds de vigne (passés dans *Une histoire illisible* avec le site et la demeure ruinée) ; ont dégagé les murs et semblent devoir restaurer l'une des deux pièces, évacué les ronces, nettoyé le rocher qui forme le quatrième mur de la maison ; ont édifié un logement nouveau aussi, sur la gauche lorsqu'on regarde le rocher, venant du ruisseau à sec qui se nomme Sénancole. Pas très beau, ce pied-à-terre, avec sa longue baie vitrée... Élargi le chemin qui descend de la route Sénanque-Vénasque prenant au carrefour des routes forestières. Cela m'a fait une curieuse impression. J'aurais aimé m'installer là, vivre là, j'y suis venu chaque fois que je suis passé à Gordes. Nous y sommes venus souvent quand nous habitons Aix et « montions » à Gordes le samedi, avant A., puis avec elle... Il y avait parfois un fort mistral, comme l'autre jour.

11 juillet

Traversant le jardin public d'El Jadida, en bordure de mer, passant sous les eucalyptus, je lève les yeux et aperçois les grands oiseaux blancs dans les nids, d'un blanc sali, quatre ou cinq par nid, débordant des nids, piaillant, se chamaillant comme si réellement il n'y avait nulle part assez de place. Étonné : je n'avais jamais vu encore de tels nids dans les eucalyptus, abritant de tels gros oiseaux – que je qualifie de « mouettes », sans réfléchir, il me semble aller de soi que ce sont les mouettes mêmes qui survolent l'immense plage, y marchent, se posent sur les vagues. Eh bien non, me dit-on un peu plus tard, ce sont des pique-bœufs, pas des mouettes, pas du tout. Je ne suis pas convaincu, d'autant qu'Abdelkebir, que j'ai amené par là, est certain, lui aussi, que ce sont des mouettes. Je n'ai pas eu le temps d'y regarder de plus près. Le soir même, un notable m'entretenait des faucons, de l'élevage des faucons dans une sorte de réserve naturelle au sud de la ville, me parlait de l'histoire de cet élevage dans le pays, ses rapports avec l'élevage en France, me donnait les noms des oiseaux ici, je ne les ai pas notés et ne puis me les rappeler, un nom composé m'avait frappé.

1^{er} août

Sydney. Après Bahrein la nuit – tel quel, après treize ans, banquettes râpées, le « souq libre », plus étoffé encore –, ce fut Kuala Lumpur dans le jour et le contraste émerveillé de végétation, la splendeur des boutiques de fruits du pays, Djakarta enfin et l'étonnement de l'architecture, sûrement le plus bel aéroport que j'aie vu. La nuit encore, et nous nous enfions en elle. Resté éveillé dans la carlingue obscurcie et comble, je voyais, après trois heures de vol sur ce qui était sans doute la

12

mer de Timor, trois lumières au sol du continent nouveau, trois lumières que l'avion semblait suivre en les contournant un peu, comme en lisière d'un cordeau. Puis le jour et les nuages, jusqu'à une côte très découpée où l'appareil allait de baie en baie, atterrissant entre deux baies sous des trombes d'eau.

3 août

Surprise de cette végétation, bien plus tropicale ici qu'escompté. Les « flame trees », « coral trees », tant contemplés en Malaisie voici treize ans, ont été les premiers, dès la sortie de l'aéroport, à donner au paysage cette effervescence que je croyais réservée aux côtes bien plus au nord. Et les oiseaux sont entrés en ondes !

6 août

Imaginé tout autrement aussi les Blue Mountains : pentes dégagées très vertes, alpages, des troupeaux... Sandy nous y conduisait, hier : on coupe la plaine côtière, une heure par le Great Western Highway, et soudain, en cinquante mètres, le décor se métamorphose de part et d'autre de la route en élévation douce, de grands eucalyptus et des mimosas comme je n'en ai jamais vu, dix ou quinze mètres de haut, superbes. Toutes vitres fermées, les senteurs mêlées s'imposent, l'une dominant l'autre à tour de rôle. Immense et compacte haie sans faille autre qu'une villa ici et là, une hutte, une boutique signalant une agglomération disséminée dans les bois. De vert, nulle part : du brun, du bistre, du gris doré, du jaune pâle, du jaune éclatant. Forêt comme crépitant de flammèches. Les Wentworth Falls étagées dans un vallon abrupt, plus hautes que le Niagara c'est certain, un voyageur l'a écrit début XIX^e, je ne voulais pas ajou-

ter foi à sa plume. Des oiseaux rouge et bleu dans l'ombre de la baraque face aux Three Sisters à Katoomba. J'ai tenté de les fixer sur pellicule du haut du balcon mais j'étais un peu trop loin du sujet en perpétuelles virevoltes.

8 août

Sydney : d'un caractère amène. Les gens comme détendus, volontiers souriants, corps sans contrainte, se mouvant libres, souples, ça se remarque dans les rues, ça fait plaisir à voir. Une discipline sans ostentation, consentie sans réserve mentale, sans raideur, sans cette vigilance interne à tout instant sensible dans la discipline germanique, par exemple, volontiers crispée. Respect des règles simples, chez le piéton, le conducteur, une propreté inégalée des trottoirs, des chaussées, des parcs. Pas une altercation, pas un avertisseur, c'est apaisant, charmant.

9 août

Au jardin botanique en bordure de la baie, l'opéra d'un côté et ses ouïes blanches, un parc de l'autre, où s'ébattent les petits Japonais groupés par couleur : marchant tranquillement dans les allées, voici qu'on est doublé par trente garçonnets vêtus de bleu de pied en cap ; cinquante mètres plus loin, par trente fillettes tout en vert. Et au bord de l'eau, nous remontons la troupe éparpillée de jeunes joggers du cru qui ont présumé de leurs forces et n'ont même plus loisir de regarder les arbres extraordinaires, sortes de baobabs au tronc contourné, arbres-bouteilles, incroyables figuiers, et la palmeraie aux trois ou quatre étages... Nous y sommes restés un long moment, elle semblait si touffue, si vaste entre les chemins courbes : un peu plus tard, du haut de Sydney Tower, j'ai eu du mal à la localiser,

petit cercle au centre d'une restreinte étendue verte. On voyait loin vers les montagnes, des trouées entre les nuages ménageaient de larges secteurs éclairés comme par de gros projecteurs à l'ouest.

13 août

Forêt de plumes. Ce qui m'intriguait l'autre jour, pénétrant dans les Blue Mountains entre deux haies touffues d'eucalyptus et de mimosas et que j'avais noté : forêt de flammèches. Depuis hier soir, logés ici dans la maison de bois sur pilotis à trois cents mètres de Great Western Highway, dans cette agglomération sur la colline et nommée Bullaburra, j'ai eu loisir, fiévreux un peu et confiné au chaud – un bon radiateur après le froid des maisons de Sydney –, de mieux chercher et trouver le mot : flammèche s'est faite plume. Les longues petites feuilles affinées dont la couleur hésite entre le vert pâle et le brun, de loin paraissent jaune pâle, et l'impression étrange donnée par ce pays, en plaine comme en montagne, l'impression *qui reste* sinon celle qui domine quand on le regarde effectivement, est celle de la couleur jaune, un jaune vif parfois, un jaune roussi souvent, pour ce qui en est particulièrement de la forêt ici, un jaune ténu, comme idéal, à la rencontre de la perception et de son souvenir, un jaune volatil, frivole, jouissif, qui s'est posé plus tard sur l'idée d'oiseau bien que je n'aie pas vu d'oiseau jaune encore dans les parages, mais quantité d'oiseaux noir et blanc circulant autour de la maison, et la forêt est devenue de plumes – et aussitôt après, j'ai trouvé ce qui m'avait tant frappé l'autre dimanche en entrant dans ces montagnes : l'idée d'ivresse, oui, une sensation intensifiée comme sous le kif, toute de légèreté, et de rareté, fluidité.

14 août

Les oiseaux qui tournoient ligotent la maison de cris, longs et forts, polyphoniques liens d'espace. Se nomment currawongs, et même *piéd currawongs*, puisque noir et blanc.

15 août

Un sentier roide qui n'est qu'un lit de ruisseau à peu près sec, tout de suite après la maison, au Red-gums Park.

Une aire à pique-nique, tout en bas, près d'un torrent. Je n'arrive pas à me faire à cette appellation de « gum-tree » qualifiant l'eucalyptus. Vent du nord, rafales, averses drues, très beaux ciels. On voit au loin, au fond à gauche de la baie vitrée, une forte colline qui doit être située de l'autre côté des Wentworth Falls. Si je n'étais pas si mal en point, j'aimerais chercher une voie, au-delà du parc aux eucalyptus rouges, sur la première colline, tout droit jusqu'aux chutes. Ce qui demande sans doute beaucoup plus de temps que je ne le pense. Pas d'employé à la station de Bullaburra. Un train fantôme arrive lentement, presque sans bruit, s'arrête automatiquement dirait-on, puis descend la montagne entre les haies de mimosas. Secoue terriblement en plaine, reste toutefois sur les rails jusqu'à Sydney Terminal. On fait confiance au voyageur déclarant qu'il est monté à telle station. Il est vrai qu'il désire payer, du moins ne songe-t-il pas du tout à resquiller.

17 août

Newcastle, « la » ville industrielle, nous a-t-on dit, mais on ne voit pas beaucoup de cheminées. Dans la Blackbutt Reserve, ce soir, grand carrousel au crépuscule des perroquets à crête

16

jaune nommés « sulphur crested papagoes », aux ailes blanches jusqu'à ce qu'elles passent dans le soleil et se révèlent jaune pâle, difficiles à lire. Remontant dans les bois, A. s'est retrouvée avec un koala sur l'épaule gauche, marchant vers la camionnette où la femme du gardien donnait le biberon aux petites bêtes. On les dit soumises à l'ivresse de l'eucalyptus, dont elles broutent sans hâte les feuilles minces.

18 août

Wollombi – « town », on ne dit pas « village » ici. Se compose d'une trentaine de maisons de bois dans la vallée, quelques-unes sur les pentes, une église, un musée ! Le village a été fondé vers 1830, un très ancien village. Objets ayant appartenu aux premiers colons, batteries de cuisine, robes, fauteuils, tableaux, un piano, des registres, des lettres... Acharnement, tendresse, à se constituer une histoire. Une panique aussi, sensible : exister sans textes ! Ce matin, randonnée pour retrouver une grotte où les aborigènes ont fixé sur les parois l'empreinte de leurs mains, renouvelée sans doute, des temps anciens à ces dernières années. On avait rendez-vous dans un cimetière, vaste, envahi par les herbes. Tout en haut, près des bois (un casuarina immense, des pins, des eucalyptus, des mimosas encore, gigantesques), une tombe entourée de grilles, la stèle de guingois, menaçant de chute, et les herbes folles, rousses, jaunâtres, n'ont crû qu'à l'intérieur des grilles, sur l'emplacement de la pierre tombale, tout autour la terre nue, des cailloux. Herbes folles d'un mètre de haut, contenues par les grilles. J'espère que la photographie restituera l'extraordinaire impression de scène de roman noir. Pour atteindre le versant où il s'agissait de repérer la grotte, traversée à gué d'un torrent plus nourri d'eaux brunâtres que prévu, où, paraît-il, là-bas dans le creux du méandre, on a chance d'apercevoir un platypus. Au

retour, par des routes secondaires menant à Sydney, nous nous sommes arrêtés à un moment pour contempler des fleurs rouges haut perchées sur des buissons d'agaves. Il y avait là toutes sortes d'arbres magnifiques, et de l'autre côté de la route un hangar avec un tracteur rouillé, portes grandes ouvertes, un champ en friche un peu plus loin, je me suis avancé au-delà du hangar entre les arbres qui étaient très divers de branches et de feuilles, et je suis tombé sur une maisonnette en bois visiblement abandonnée, désertée plutôt, et désertée dans la hâte, car tout était défait, on le voyait au travers des baies vitrées gagnées par la végétation et sales, très sales, on voyait des tiroirs ouverts, des vêtements répandus sur le sol, un grand lit aux draps arrachés, couverts de papiers et de photographies ; j'ai vu une porte ouverte à gauche et je suis entré, dans l'entrée il y avait un piano au bois peint vert clair, bon marché, complètement désaccordé, j'ai joué quelques notes qui ont bientôt attiré A. et la fille de Mike Connon qui étaient restées dans le voisinage de la route, elles sont entrées et nous avons examiné attentivement les lieux. On aurait dit que des malfaiteurs avaient fait irruption dans cette maisonnette très simple entourée de feuillages denses et avaient obligé sous la menace ses occupants à partir avec eux sans délai. C'est l'impression que nous avons eue, sans pouvoir préciser du tout la date de l'événement. Ce pouvait être la semaine dernière, ou voici deux ans, ou plus longtemps encore. Il y avait des assiettes sur la petite table de cuisine. Quant aux documents étalés sur le lit et par terre dans la chambre, ils étaient de plusieurs sortes : factures, reçus, photographies d'un homme dans la quarantaine, et des dizaines de cartes postales et de lettres, toutes écrites en finnois et postées de Finlande... Ou bien : le ou les occupants étaient partis de leur plein gré mais sans rien emporter, d'autres avaient tout retourné dans la maison après leur départ, mais... il y avait encore beaucoup de choses à prendre. En tout cas, ce n'était pas l'hypothèse la plus évidente au premier regard – ni au dernier, quand j'ai pris la

photo de la chambre à travers la baie vitrée encadrée de deux grands rideaux bleus, à travers la vitre sale où se reflétaient nos silhouettes telles des apparitions fantomatiques dans ce désordre retombé, caché, dissimulé dans la végétation tropicale.

19 août

Sydney. Je disais « forêt » depuis deux semaines pour qualifier cette étendue immense de grands arbres recouvrant les Blue Mountains à perte de vue. Eh bien, je me suis fait reprendre hier par Denise et Mike, et cette correction de vocabulaire m'a rappelé au grand partage de ce continent : entre sec et humide. Ce n'est pas la dimension verticale ni l'étendue ni la densité qui déterminent le partage entre « forest » et « bush », c'est le degré d'humidité. Est « bush » tout ce qui est sec, très haute futaie ou simple taillis ; est « forest » tout ce qui est humide, c'est-à-dire « rain forest ». Je dirai donc « bush » désormais pour ces immenses futaies d'eucalyptus de quarante mètres de haut. Souvenir soudain de la nuit tombée en quinze minutes quand nous avons quitté Kuala Lumpur : au décollage, il faisait un grand jour ensoleillé, il devait être 5 heures en Malaisie, et voilà qu'après un quart d'heure de vol vers l'est, il faisait nuit noire. À ne pas croire, dans le rappel de l'événement.

20 août

Brisbane. University of Queensland : le plus beau des campus ! Toutes sortes de palmiers, des arbres à pain, des casuarinas, et près de la rivière, au point extrême dans la boucle de la rivière, une petite « rain forest » créée voici quelques années par un professeur de botanique entreprenant. Les grands bâtiments sur la colline en pierre de taille gris-rose, superbe. Venant du

sud-est, descendre du bus à l'arrêt d'un parc et prendre le petit bateau, le shuttle où transitent les étudiants, certains, vélos à la main, gainés de nylon comme pour le Tour de France et coiffés de ce casque aérodynamique qu'on voit aux professionnels depuis quelque temps dans les courses contre la montre ; ils se rendent à leurs cours comme ça, en maillot, pourtant il ne fait pas très chaud sur la rivière, la petite embarcation file par le travers de la Brisbane River d'une rive boisée à l'autre, approche délicieuse d'un campus, comme très loin de la grande ville.

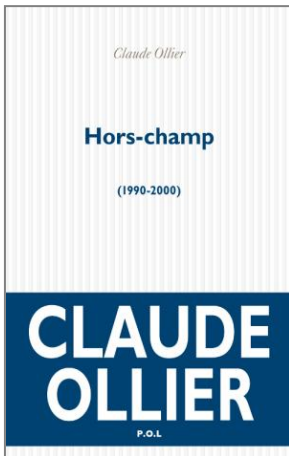
21 août

La maison de bois sur la colline à Tarragindi, adossée au bush transmué en « rain forest » sur une dizaine de mètres par l'effet d'un arrosage intensif (et Jocelyne Harvey parle de son serpent venant l'été trouver le frais sur le toit, s'insérant dans la gouttière, y prenant ses habitudes, à heure fixe, charmant animal inoffensif, mais, à ma question : « il a dans les dix mètres »). À l'aube, je sors sur le balcon enregistrer les oiseaux, micro en main, mais ils n'étaient ni très proches ni très loquaces ce matin, bien moins que la première nuit où ils m'ont rappelé le charivari extraordinaire à chaque aurore en Malaisie autrefois.

22 août

La jungle, à Tambourine Mountain, sur les versants d'un ravin de part et d'autre du torrent s'achevant en cascades. C'est là l'autre face du paysage, j'allais écrire « terroir », mais ce mot ne paraît pas faire sens ici, sinon comique. La barre de pertinence est franchie dès les premiers pas sur le sentier de trois kilomètres aménagé entre les arbres gigantesques. C'est bien cela : d'en haut, on ne voit pas le sol ; d'en bas, on ne voit jamais

N° d'éditeur : 2135
N° d'édition : 170 935
N° d'imprimeur : XXXX
Dépôt légal : mars 2008
Imprimé en France



Claude Ollier
Hors-champ

Cette édition électronique du livre
Hors-champ de CLAUDE OLLIER
a été réalisée le 29 novembre 2010 par les Éditions P.O.L.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en novembre 2009
par l'Imprimerie Floch à Mayenne
(ISBN : 9782846823722)
Code Sodis : N43688 - ISBN : 9782818003312
Numéro d'édition : 170935